

L'INDÉPENDANT

DES BASSES-PYRÉNÉES

JOURNAL RÉPUBLICAIN PARAISSANT TOUS LES JOURS EXCEPTÉ LE DIMANCHE

TÉLÉPHONE 0,33

TÉLÉPHONE 0,33

ABONNEMENTS :

Paris, département et limitrophes.....	3 Mois 8 fr. 10	6 Mois 15 fr. 20	1 An 28 fr. 40
Autres départements.....	6 fr. 50	12 fr. 24	24 fr.
Etranger.....	10 fr. 20	18 fr. 36	36 fr.
Maires et Instituteurs des Basses-Pyrénées.....	8 fr. 16		

RÉDACTION & ADMINISTRATION : 11, Rue des Cordeliers, P.A.U.

Rédacteur en chef : OCTAVE AUBERT

La direction politique appartient au Conseil d'Administration de la Société Anonyme de L'INDÉPENDANT

Tout ce qui concerne les Abonnements et les Annonces doit être adressé à P.A.U. M. OCTAVE AUBERT, Administrateur-Comptable. A PARIS, aux diverses Agences pour les Annonces.

LES MANUSCRITS NON INSÉRÉS NE SONT PAS RENDUS

ANNONCES :

Annonces judiciaires.....	20 c. la ligne
Annonces ordinaires.....	30 —
Réclames.....	50 —
Chronique locale ou Faits divers.....	1 franc.

Les Annonces de durée se traitent à forfait.

Nos Télégrammes.

NOUVELLES OFFICIELLES

Samedi (matin).

Journée relativement calme sur l'ensemble du front. On ne signale aucune action d'infanterie. L'ennemi a continué à bombarder Arras avec des obus de gros calibre.

Actions d'artillerie assez vives entre l'Oise et l'Aisne, en Champagne et entre Meuse et Moselle, dans la forêt d'Apremont.

Dans les Vosges, nos troupes ont occupé les positions conquises à Lafontenelle. Nos tirs de barrage ont interdit à l'ennemi tout retour offensif tandis que nos contre-batteries entravaient efficacement son tir de bombardement.

Samedi (soir).

Dans la région du nord d'Arras, quelques tentatives d'attaques allemandes sur nos positions du chemin d'Angres à Souchez ont été repoussées cette nuit.

Au Labyrinthe, combat de grenades sans modification du front.

En Champagne, sur le front Perthes-Beauséjour, entre la côte 190 et le Fortin, une attaque allemande a été prise sous nos feux d'infanterie et d'artillerie, et dispersé avec des pertes sensibles.

En Lorraine, l'ennemi a attaqué avec un bataillon nos positions près de Leintrey. Il a été repoussé.

Rien à signaler sur le reste du front au cours de la nuit, si ce n'est des actions d'artillerie, notamment dans la forêt d'Apremont, au Bois Le Prêtre et à Lafontenelle, où l'ennemi n'a pas contre-attaqué et s'est borné à canonner à deux reprises les positions perdues.

Le recensement des prisonniers faits au combat du 8 donne 884, dont 21 officiers.

Nos avions ont bombardé hier la gare d'Arnaville et de Bayonville, ainsi que les baraquements militaires à Norroy. (22 obus 1.000 kilogrammes.)

NOUVELLES DE LA GUERRE

LORD KITCHENER ET M. ASQUITH SUR LE FRONT

LONDRES. — M. Asquith et lord Kitchener, sur une invitation du maréchal French, se sont rendus sur le front de nuit jusqu'à hier matin.

Ils ont inspecté partout les troupes de toutes armes. Ils se sont rencontrés avec le roi des Belges et ont visité les quartiers généraux de première et deuxième armées anglaises.

Lord Kitchener a visité les troupes françaises dans la région d'Arras.

COLLABORATION JAPONAISE POSSIBLE

PARIS. — Depuis quelques jours, on reparle dans certains milieux d'une collaboration éventuelle des troupes japonaises avec l'une ou l'autre des armées alliées. Il est évident que le Japon serait en ce moment assez bien disposé à écouter les demandes qui lui seraient faites. En France, on n'aurait aucune objection à faire à une plus intime association des forces japonaises et de celles des alliés.

LA GUERRE EN AFRIQUE

PRETORIA. — Tous les prisonniers britanniques capturés par les Allemands au cours de la campagne sud-africaine ont été relâchés.

LE COMMUNIQUÉ ITALIEN

ROME. — Dans la vallée d'Aoste, l'ennemi a tenté un coup de main contre la cime du Bozozola, occupé par nous. Mais il a été repoussé.

Dans la haute vallée de l'Ansel, notre artillerie a ouvert le feu contre le fort de Platzweil, l'endommageant gravement et y provoquant un incendie.

En Carniole, le 8 juillet, l'ennemi a attaqué nos positions entre Zelenkofel et Orest-Verde. Il a été repoussé avec pertes. Une attaque de nuit contre Pal-Grande a eu le même sort.

Notre artillerie a continué à tirer efficacement contre les ouvrages de Malborghetto et de Predil.

Sur le reste du front, la situation est sans changement. On signale l'emploi de nombreux projectiles explosifs de la part des troupes ennemies qui opèrent dans la zone du Monte-Nero.

Un de nos avions a bombardé d'une hauteur de moins de cent mètres la gare de Nebresina, atteignant en plein le but visé.

EN RUSSIE

LONDRES. — De Pétrograd au « Daily Telegraph » : L'avance austro-allemande vers Varsovie a été complètement arrêtée pendant trois jours, mais il serait prématuré de dire qu'elle est définitivement entravée. Il est toutefois évident que l'ennemi devra faire preuve de la plus grande opiniâtreté, s'il veut gagner du terrain. Les prochaines opérations dépendront, dans

une très large mesure de l'abondance des munitions et de leur distribution sur la ligne de combat.

Les Munitions.

MOSCOU. — Les grands industriels et les grands commerçants de Moscou ont préparé une proposition de leur fortune pour créer un fonds de 10 millions de roubles destiné à la construction d'une usine qui sera affectée à la fabrication de munitions de guerre.

MOSCOU. — On fabrique en grande quantité de munitions spéciales destinées à protéger efficacement les chevaux contre les gaz asphyxiants.

LA PERTE DE L'« AMALFI »

LONDRES. — Les journaux anglais expriment leurs vifs regrets de la perte de l'« Amalfi ».

Le critique naval du « Times » écrit : « La destruction de ce beau croiseur moderne, qui heureusement n'a pas entraîné la perte de son précieux équipage, n'affectera pas la supériorité que l'Italie possède sur son adversaire, dans le domaine des croiseurs. »

LA RÉPONSE ALLEMANDE AUX ETATS-UNIS

WASHINGTON. — Les milieux informés ne possèdent aucune précision sur les termes de l'importante communication reçue mardi de l'ambassadeur des Etats-Unis à Berlin par le département d'Etat. Ils savent simplement que le télégramme de M. Gérard indique une partie en non l'ensemble probable de l'Allemagne.

Il est établi cependant que : 1° L'Allemagne renouvelle sa demande au président Wilson d'avoir de toute son autorité pour amener l'Angleterre et ses alliés à abandonner la politique qui consiste à affamer l'Allemagne. Si la Grande-Bretagne consent à cela, l'Allemagne abandonnera immédiatement la guerre sous-marine.

Toutes les questions seraient ainsi résolues.

2° Si les Etats-Unis empêchent les citoyens américains de s'embarquer à bord des navires portant la contrebatterie de guerre, l'Allemagne n'attaquera plus les bâtiments portant des Américains.

3° Si la Grande-Bretagne désarme ses navires marchands et oblige les matelots d'équipage à s'empêcher aux avortements des commandants de bâtiments allemands, ces navires ne seront plus touchés avant que l'équipage et les passagers n'aient été sauvés.

4° Etablissement d'un système de certification par lesquels les Etats-Unis, à la suite de la visite des navires quittant les ports américains, avisent l'Allemagne de ceux qui sont sujet à destruction comme transporteurs de contrebatterie, et ceux qui ne doivent pas être attaqués.

A tous les correspondants de Berlin, on a donné à entendre, et on leur a permis de le télégraphier, que plutôt que d'abandonner sa guerre de sous-marins, actuellement l'Allemagne traiterait jusqu'à une rupture avec les Etats-Unis.

SUR LE FRONT



Le Généralissime Joffre.

RÉPONSE A UNE LETTRE

Un très distingué lecteur, qui se défend d'être pessimiste, m'écrit une lettre pour me démontrer que si l'Allemagne était disposée à faire la paix avec le « statu quo ante bellum », nous devrions nous hâter d'accepter.

La paix honorable pour l'Allemagne serait, sans doute, déshonorante pour nous, mais elle éviterait de ruiner les villes du Nord et de l'Est, qui nous serons peut-être obligés de détruire quand nous refuserons l'embarquement. Non correspondant fait le compte fantastique des milliards ainsi perdus, et il affirme avec des chiffres à l'appui que nous ne retrouverons pas, après la victoire, une suffisante indemnité chez les vaincus pour réparer tant de désastres.

Certes la situation économique ne sera pas brillante, et c'est pourquoi je demande avec tant d'insistance qu'on s'occupe d'ores et déjà de l'œuvre de reorganisation et de relèvement. Mais je ne puis accepter la thèse de mon correspondant.

Même pour ceux qui parlent le langage mathématique, l'honneur du pays est une valeur sans pareille. Sans l'honneur, il n'est pas de relèvement possible en France. C'est parce qu'en 1870-71, l'honneur fut saisi que la volonté nationale ressuscita la France et l'éleva en quelques années à un rang qui émerveillait le monde.

L'honneur exige la lutte à outrance, et l'intérêt aussi car la victoire des Alliés est absolument mathématiquement certaine.

L'intérêt est de réagir à la Patrie les provinces que la force lui arracha.

L'intérêt est d'en finir pour cent ans, si ce n'est pour toujours, avec une race de proie dans l'instinct, l'organisation, la culture seraient une menace permanente pour les peuples qui veulent jouir des labours et des bienfaits de la paix.

Le sort des pays envahis, spoliés, bouleversés est horrible. Mais les vic-

times croient que leurs pères ont souffert de l'invasion, qu'ils l'ont elle-même subie plus terrifiante et plus cruelle, mais qu'ils ne veulent pas que leurs enfants tremblent toujours pour leurs demeures, leur sécurité, leur travail, leurs tombes et leurs beaux parents qu'ils se trouveraient encore sur le chemin tragique des invasions.

Nous voulons aller qu'un bout parce que ce n'est qu'en écrasant l'Allemagne que nous aurons la certitude de ne pas voir dans dix ans ou vingt ans la Patrie soumise aux épreuves éprouvées qui l'ont torturée et appauvrie mais non pas abattue.

La paix allemande ! La paix du statu quo, ce serait la ruine de la France, et puis la longue misère inquiète et hétéroclite sous la constante menace du Barbarie !

Non, non. La guerre peut durer. Elle peut coûter encore beaucoup de sang, beaucoup de pleurs, beaucoup de ruines, mais le devoir est de se raidir non seulement pour venger les morts et châtier les crimes, mais encore pour assurer la vie laborieuse et le sûr relèvement de la France.

Qui, après la guerre nous souffrirons longtemps mais nous aurons, sous la jouce fleur de la gloire, le bienfait de la sécurité et une volonté que l'épreuve aura trempée.

Et puis les Empires qu'il faut réduire resteront riches en usines, en mines, en chemins de fer, en territoires. Les vainqueurs auront la des grâces solides et, avec l'implicite patience et le temps vengeur, ils feront payer aux vaincus leurs forfaits et nos pertes.

Voilà, cher correspondant inconnu, ma réponse à votre lettre. J'espère que votre patriotisme se laissera convaincre par les arguments d'ordre moral et positif, que j'aurais pu développer davantage pour quelque'un ayant moins de culture que vous.

Octave AUBERT.

L'AMITIÉ FRANCO-AMÉRICAINE

Les discours prononcés au banquet offert, par la Chambre de commerce américaine à l'occasion du jour anniversaire de l'indépendance des Etats-Unis ne peuvent manquer d'avoir un puissant écho en Europe et de l'autre côté de l'Atlantique. Dès le premier jour du conflit, les alliés ont attaché le plus grand prix aux sympathies des Américains car il ne peut être indifférent à ceux qui combattent pour le droit et la liberté que le peuple qui organise la plus grande démocratie des temps modernes ait le sentiment profond de la noblesse de leur cause. A aucun moment les sympathies américaines ne nous ont fait défaut. Les intrigues allemandes, se développant par l'agitation des Germano-Américains, visent à troubler nos positions mé-

me des Etats-Unis, ont vainement essayé de les détourner de nous. La seule comparaison des procédés allemands et des nôtres, qui révèle une totale opposition de mentalités et marque tout l'abîme qui sépare la civilisation et la « Kultur » a suffi pour fixer les sentiments d'un peuple qui a l'amour du droit, le sens de la liberté et le haut souci de la dignité humaine.

C'est pourquoi la manifestation franco-américaine a une portée considérable. A tout ce qui dans le passé a contribué à créer des liens étroits entre la France et les Etats-Unis s'ajoute aujourd'hui le lien puissant qui unit les hommes aspirant à un même idéal de justice, de vérité et d'humanité. Dans son beau discours, M. Viviani, président du conseil, rendant hommage à la générosité américaine, qui nous fut si précieuse, a fort bien démontré que cet lien des Américains fut inspiré non seulement par leur

coeur, mais aussi par leur conscience, parce que le peuple qui érige en principe l'indépendance des nations ne peut demeurer indifférent quand la liberté d'un peuple est foulée aux pieds et la liberté violée. L'engagement est d'une grande justesse, car la noblesse morale dans les circonstances actuelles équivaudrait à de l'indifférence, et l'indifférence est de la complicité quand les principes fondamentaux de la vie des peuples modernes sont en péril.

Le président du conseil, en un langage d'une rare élévation, a fidèlement traduit toute la pensée qui inspire le peuple français à l'heure présente, et il a établi avec une grande clarté que la France, qui a été et est, ni résignée, ni avariée, ni désemparée, organisée, ardente, redoutable, sûre de gagner, a accompli une œuvre qui intéresse l'avenir de toute l'humanité. Les paroles de M. Viviani, qui confirment bien la volonté inébranlable de la France de lutter jusqu'au bout, seront entendues de tout le monde civilisé.

Sans se départir de la réserve que lui impose son caractère diplomatique M. William Sharp, ambassadeur des Etats-Unis, a rendu un hommage vibrant à l'esprit de la France et à la vaillance de ses enfants. Déjà, M. Peckol, président de la Chambre de commerce américaine, constatant que c'est pour la liberté du monde et le salut de la civilisation que nous luttons avait eu un triomphe certain et probable de tous les principes qui se résument en la cause des alliés. Plus tard, M. Mark Baldwin devait affirmer que les Américains ne peuvent être fidèles à leur propre patriotisme s'ils négligent de condamner ceux qui prétendent détruire les valeurs spirituelles sur lesquelles ce patriotisme est fondé. Tout cela permet de rendre compte que les libres citoyens de la grande République savent cueillir avec tout le dévouement leur droit d'affirmer librement leurs sentiments avec les devoirs que leur impose la neutralité politique la plus scrupuleuse.

L'impression d'ensemble qui se dégage de cette belle manifestation est des plus réconfortantes. Les applaudissements qui soulèveront l'adhésion indignée de M. Viviani à la destruction de la « Lusitania » et le salut envoyé par M. Thomson, ministre du commerce, à M. Pierpont Morgan, la dernière victime de la propagande allemande aux Etats-Unis, ont prouvé que les coeurs américains et les coeurs français vibrent à l'unisson quand il s'agit de la civilisation à défendre et de la barbarie à flétrir.

En vérité, tous ceux qui, par patriotisme et profession, se sont créés la mission ou imposés la tâche de semer des idées à travers la foule qui pense, le grand public qui réfléchit, ne souffriront pas de longtemps la pénurie des thèses à développer ou des théories à mettre en lumière. Grâce à la race allemande, qui semble s'être donnée la gageure de supplanter l'Univers, ceux qui, par les très nobles apostolats de la Presse interprètent les faits quotidiens, n'ont que l'embaras du choix en puisant dans l'arsenal déséquilibré moral d'un grand peuple qui est, par noblesse, devenu très grand et que chaque jour rapetisse davantage.

HUMANITÉ

En vérité, tous ceux qui, par patriotisme et profession, se sont créés la mission ou imposés la tâche de semer des idées à travers la foule qui pense, le grand public qui réfléchit, ne souffriront pas de longtemps la pénurie des thèses à développer ou des théories à mettre en lumière. Grâce à la race allemande, qui semble s'être donnée la gageure de supplanter l'Univers, ceux qui, par les très nobles apostolats de la Presse interprètent les faits quotidiens, n'ont que l'embaras du choix en puisant dans l'arsenal déséquilibré moral d'un grand peuple qui est, par noblesse, devenu très grand et que chaque jour rapetisse davantage.

En cet instant, mes yeux se portant machinalement sur une étude à prétentions philosophiques signée du professeur Brie, dont le nom obscur ne pourra ternir la réputation mondiale du savoureux produit français de médio dénomination. Herr Brie qui ne parviendra sûrement jamais à devenir coulant de style tout au moins, éprouve le besoin de nous expliquer lourdement que l'idée d'humanité généralement admise, créée et développée par trois cent mille ans d'humanité, est absolument fautive ; et, comme tout est « Kolossal » dans le cerveau d'un german, ce philosophe de lettres et d'ordures nous déclare carrément que l'humanité n'existe pas ! L'humanité n'est pas une loi de la nature comme de faibles esprits l'avaient pensé jusqu'ici, c'est une simple conception de la civilisation donc, éminemment changeante et fluctuante et subordonnée aux circonstances.

Or, dans l'actualité qui est la grande guerre, le génie allemand ne peut admettre l'humanité car, souligne, l'admirable penseur boche la « force réside dans le pouvoir, le pouvoir crée le droit » et le « droit fait naître à son tour l'idée d'humanité ». C'est par une telle idée d'humanité que la simpiternelle déclaration de la force au-dessus de

tout, lisez l'Allemagne au-dessus de tout. Et bien, pour préférer de semblables déclarations, il faut être arrivé à un fameux degré d'aliénation mentale ! Vous n'attendez pas, sans doute de moi une réutation à de pareilles insanités, si je ne les laisse pas tomber au fond de la poubelle intellectuelle ou en la cécité loutonne, c'est que je les considère comme des paroles phénoménales à poser à côté d'autres pour le diadème d'infamies germaniques.

Cependant ceci m'empêche de parler non pas de l'humanité, sentiment instinctif, naturel qui nous porte à la sociabilité mais au mot qui signifie notre humanité, le genre humain. Il existe deux thèses, toute la synthèse de la guerre mondiale : l'une spéciale à une race dans la généralité des races, l'autre acceptée par le reste de la famille humaine.

Suivant la mentalité germanique, un Dieu personnel a été, parmi l'innombrable poussière vitale un atome plus riche, plus sélectif, l'atome allemand, particulière prédestination du principe de vie universelle ; il y a posé le principe fondamental de la force maximale, puis du souffle de l'absolu l'ayant lancé à travers l'atmosphère terrestre ; cet atome ainsi condensé a reçu pour mission sacrée d'être, à lui seul, au jour fixé, l'unique expression du génie humain tout entier.

C'est la thèse fixe que je signalais dans un précédent article, idée effrayante qui a empoisonné soixante-dix millions d'êtres cérébralement ébranlés à détruire, par tous les moyens possibles, le reste de l'humanité qui n'est pas elle, l'unique, l'Allemande, débrautée ou asservie en transformant tout à la fois le monde par la fameuse « Kultur ». J'ai la prétention, obscur philosophe d'arrière-boutique de bouquiniste, d'avoir nettement, à la française, posé et exposé la thèse Boche, dans toute la naïveté de sa criminelle folie.

L'autre conception de l'humanité est bien différente surtout, si vous substituez à l'horrible Dieu de l'universel massacre, criminellement personnel, un Dieu d'essence impersonnelle si pur si au-dessus et en dehors de notre humanité que toutes les religions pourraient le mettre au sommet de leur échafaudage social, nihil moral, religieux qui peut-être un jour tuera personnel la nuit d'ignorance fanatique des siècles en immortelle évolution. Ce Dieu, au sens le plus élevé du mot, a placé au cœur de l'embryon, de la vie universelle le plus fort, le plus sacré, le plus captivant des principes : celui de la liberté de toutes les libertés.

Apprenez-le, professeur Brie, l'évolution de la vie cérébrale, depuis trois mille siècles n'a jamais été que l'évolution constante de l'idée de liberté, et c'est ce sentiment instinctif donné par la nature divine et humaine, tout à la fois, que vous, infime épiphore fermentée de carotte boche, vous, dont la plume se trempe dans le vitriol pour diviser l'assassinat, vous, excrément de pensée qui voudriez l'armoire du cœur, de l'âme cérébrale de notre humanité ! ! Mais, professeur, croyez-vous que la sainte liberté peut-être à la merci d'une race de forcenés, méprisables fou que vous êtes ?

Notre humanité est au-dessus de tout car l'humanité c'est une religion, toute la religion, celle de l'avenir, ne vous en désolez pas ; c'est le centre d'où respirent l'idéal, non pas la vision d'épileptique sanglant des rêves d'universelle domination, mais ce pur idéal où tous ceux qui savent lire peu-



Ayant constaté que le nombre des soldats blessés à la tête par des éclats de shrapnell ou de balles de fusil était relativement élevé, le haut commandement a décidé la création d'un casque de tranchées. Voici un aspect de cette nouvelle coiffure qui sera établie en acier, et ne sera portée que par les soldats d'un front de tranchées pourvu qu'elle soit (d'après l'illustration)

La participation Britannique.

Un grand journal anglais déclarait, il y a quelques jours : « L'effort de nos soldats ne doit pas nous faire oublier les limites de notre effort ; il est incontestable que sur terre c'est la France, brillante et pleine de ressources, comme elle l'est toujours aux heures graves, qui supporte la plus grande partie de l'effort allemand. » Cette franchise doit être réciproque ; si sur terre l'appui de nos alliés anglais n'est encore que limité, il ne faut pas oublier que sur mer, sur toutes les mers, ce sont eux qui ont de beaucoup la plus lourde tâche.

Dès le premier jour des hostilités, les flottes britanniques ont assuré aux alliés un contrôle absolu des routes maritimes, une supériorité navale si évidente, que le grand public a fini par trouver ce résultat tout naturel. Il ne faudrait toutefois pas perdre de vue les avantages que nous procure cette supériorité maritime incontestée : on ne saurait le répéter trop souvent ; si au début de la guerre il nous a été possible de compléter, avec une rapidité qui n'a pas été l'un des moindres étonnements de l'état-major allemand, l'équipement de notre armée, c'est aux escadres qui nous ont rendu maîtres des mers que nous le devons. Nous n'avions pas assez de chevaux ; on les a fait venir de l'Argentine et du Canada. Nous manquions de laines, de matières premières pour notre métallurgie ; nous nous sommes adressés aux éleveurs de l'Australie, le Lancashire nous a envoyé ses cotons et ses draps, le « pays noir » ses aciers. Aujourd'hui que la consommation de viande frigorifiée va nous permettre d'écartier ce nouveau danger.

Dans les conditions actuelles, rester maître de la mer n'est pas seulement un avantage, c'est une nécessité. Étant donné que la plus grande partie de notre bassin houiller se trouve en territoire envahi, le jour où les alliés viendraient à perdre le commandement des mers, ce n'est pas seulement l'Angleterre qui, rapidement affamée, serait forcée de capituler. Privés de combustible, la France et sa nouvelle alliée l'Italie deviendraient incapables d'alimenter en charbon leurs usines et d'assurer leurs transports militaires. Elles seraient bientôt, elles aussi, à la merci de leurs adversaires.

La maîtrise de la mer est, pour les alliés une condition vitale du succès. Elle est assurée, comme on sait, dans la Méditerranée par les escadres franco-italiennes, dans la Manche par nos flottilles. Mais le point critique, c'est la mer du Nord. C'est là qu'à chaque instant peut apparaître une flotte cinq ou six fois plus formidable que les escadres autrichiennes (21 dreadnoughts allemands contre 4 autrichiens). Il est impossible de savoir quelles dispositions ont été adoptées par l'amiralauté pour se garder contre cette menace perpétuelle. Quelques chiffres cependant sont suggestifs : 250.000 hommes ; quant au tonnage des bâtiments de commerce réquisitionnés, avec leurs équipages naturellement, il s'élève à près du quart du tonnage total de la marine anglaise soit plus de deux fois le tonnage de la marine anglaise soit plus de deux fois le tonnage de la marine française. Ces chiffres ne comprennent d'ailleurs pas les innombrables bateaux de pêche, yachts, etc., affectés à des services auxiliaires.

La mobilisation de cette flotte colossale entraîne naturellement, au point de vue de l'entretien, un très gros effort industriel. Les bâtiments anglais ne restent pas, comme les bâtiments allemands, tranquillement mouillés au fond de rades bien abritées. Un grand nombre d'entre eux sont constamment à la mer. Il en résulte, pour les bâtiments légers en particulier, une très grande fatigue et la nécessité de continuels réparations.

Mais ce n'est là qu'une petite partie de l'effort demandé aux chantiers anglais. Si écrasante que fut dès le début la supériorité des escadres alliées, si improbable que pût paraître un succès des escadres ennemies, l'importance des intérêts en jeu demandait de rien laisser au hasard.

Ici encore il est difficile d'obtenir et de donner des précisions. Les déclarations officielles et certains faits de notoriété tout à fait publique permettent cependant de se faire une idée approximative du formidable effort qui s'accomplit. Au mois de novembre, le ministre de la marine, M. W. Churchill, déclarait que les 12 dreadnoughts alors en construction pour la marine anglaise et les trois dreadnoughts en construction pour les puissances étrangères et rachetés par la mirauté, soit en tout quinze grands bâtiments, seraient terminés avant la fin de l'année 1915. Ces travaux sont réservés naturellement aux grands chantiers militaires. Passons aux chantiers de commerce. Les hésitations des constructeurs à accepter aucun ordre nouveau, les retards extrêmement considérables dans la livraison des bâtiments commencés avant la guerre, émettent assez l'importance des commandes reçues de l'amiralauté, surtout

si l'on tient compte de la capacité de production des chantiers anglais qui, en 1913, s'élevait à 1.800.000 tonnes, c'est-à-dire plus de cinq fois celle des chantiers allemands qui ne dépassait pas, pour la même période 350.000 tonnes.

Cet appui capital sur mer, l'empire britannique a ajouté les concours de ses ressources industrielles et financières, et son effort militaire a dépassé sur terre toutes les prévisions. Les enrôlements ont fourni jusqu'à présent inégalement plus d'hommes que jamais la Grande-Bretagne n'en envoya hors de ses frontières, plus même que n'en pouvait équiper un pays qui n'était préparé qu'à une guerre navale et à la défense de son propre territoire. Si ces unités nouvelles n'étaient pas toujours aussi aguerries que les nôtres, leur héroïsme, leur mépris de la mort ne résisteraient jamais inférieurs dans l'action à ceux de leurs frères d'armes. Et lorsqu'il eut été constaté que l'insuffisance des munitions paralysait l'élan des troupes britanniques, le gouvernement et le pays ont résolu, sans hésitation daller jusqu'au bout des mesures nécessaires pour remédier à ces lacunes. La mobilisation industrielle, la conscription ouvrière, l'organisation de la fabrication des armements, des munitions de guerre même par les usines qui ne s'en sont jamais occupées ne tarderont pas à produire leur effet. Le cabinet qui siègeait des élus de tous les partis, représentant l'unanimité de l'opinion du Royaume-Uni, complètera ces mesures par toutes les dispositions nécessaires pour que la puissance des nouvelles armées de terre soit en rapport avec la force et la population de l'empire. Le « Times » et toute la presse rendent un hommage unanime à l'énorme effort de la France. L'effort britannique ne veut pas lui rester inférieur. Certaines catégories de travailleurs anglais, éclairés par l'éloquente propagande de M. Lloyd George, saisissent des conditions du dernier bill sur la fabrication des munitions, se marchant plus leur volonté.

INAVOUABLES MOYENS

Le prince Demidow, ministre de Russie en Grèce, a jugé nécessaire d'intervenir officiellement pour détourner les manœuvres auxquelles se livraient les agents des empires germaniques afin de tromper la population hellénique sur la situation matérielle et morale de la Russie.

Les espions allemands et autrichiens dans la Grèce est infestée, comme du reste tous les pays neutres et même les nations belligères, répandaient le bruit que « les forces militaires de la Russie étaient anéanties » et que le gouvernement du tsar se trouvait acculé « à la nécessité de conclure une paix séparée ». C'était dire aux Grecs qu'ils seraient bien fous de se compromettre avec les puissances de la Triple-Entente, puisque celle-ci dont les forces militaires sont les plus considérables et qui est la plus directement intéressée dans les affaires de l'Europe orientale, était sur le point d'implorer la pitié des gouvernements de Berlin et de Vienne.

Il importe de noter que ces manœuvres avaient atteint le maximum de leur intensité pendant la période où les électeurs du royaume hellénique eurent à se prononcer sur la politique d'accord avec la Triple-Entente de M. Venizelos et la politique de neutralité bienveillante aux empires germaniques représentée par le ministre Gounaris et le roi Constantin. Les agents de la Germanie, poussant plus loin leurs déloyales manœuvres, représentaient M. Venizelos comme un ennemi de la dynastie et du roi, un révolutionnaire visant au renversement du monarque et à la destruction de la monarchie.

Les vrais Hellènes, eux qui ont conservé la tradition des hauts sentiments de patriotisme de leurs grands ancêtres, ne se laisseront pas tromper par les mensonges des agents allemands ou autrichiens et donneront une très forte majorité au parti de M. Venizelos, mais l'influence de ces agents se fit sentir assez fortement, dans les régions nouvellement annexées à la Grèce, pour qu'il s'y produisît une majorité en faveur de la non intervention, en faveur, pour mieux dire, des empires germaniques. Voici la Grèce divisée en deux dans sur le terrain même du nationalisme hellénique.

Respectant la liberté des électeurs et ne voulant pas que l'on pût l'accuser d'intervenir dans la politique intérieure de la Grèce, la Russie garda le silence pendant toute la durée de la période électorale. Mais, lorsque le parti de M. Venizelos eut triomphé par ses seules forces, le prince Demidow jugea, non sans raison, que l'heure était venue de parler. Le 21 juin, il adressa à la presse un communiqué officiel où il expliquait pourquoi il avait jusqu'alors gardé le silence. « Si, disait-il, les puissances de l'Entente ne jugent pas nécessaire

d'usurper en Grèce des manœuvres semblables à celles des Allemands, c'est d'abord qu'elles, ont conscience de leur supériorité morale et matérielle, et, en second lieu, qu'elles n'ont pas voulu faire subir à ce pays, ami de toujours l'humiliation de pareils attentats à sa liberté d'opinion. Elles ont tenu à laisser intacts les droits imprescriptibles de la Grèce, le choix de ses sympathies et la vision nette de ses intérêts. » — Mais, le ministre de Russie jugeait le moment venu de protester publiquement, auprès des populations grecques, contre « les atteintes flagrantes de la vérité » commises par les agents des empires germaniques, dans le but « d'influencer, par « d'inavouables moyens », une opinion qui leur échapperait à coup sûr, s'ils ne disaient que la vérité. »

Il est impossible de ne pas approuver et louer la conduite tenue dans cette circonstance par le prince Demidow Allant plus loin, je me permettrais d'exprimer le regret qu'une conduite analogue n'ait pas été tenue, depuis longtemps par les représentants officiels des puissances de la Triple-Entente dans tous les pays neutres.

Lorsqu'on voit le Pape, qui est, sans nul doute, l'homme le mieux renseigné de l'Europe sur ce qui se passe dans les différentes parties du monde, émettre des doutes sur les crimes abominables accomplis en Belgique et dans le nord de la France par les armées germaniques, et comparer la simple arrestation de prêtres autrichiens coupables d'espionnage aux massacres compliqués de tortures, dont les curés de la Belgique et de la France ont été les victimes, il est permis de croire que ni la France, ni la Russie, ni l'Angleterre, ni la Belgique n'ont fait tout ce qu'elles auraient pu et dû faire afin d'éclairer les gouvernements et les populations des pays neutres sur la déloyauté des empires germaniques et la barbarie systématique de leurs troupes.

Petit à petit, le jour se fait sur les « inavouables moyens » employés par l'Allemagne pour tromper les neutres et les détourner des nations de la Triple-Entente. Ce n'est plus un secret que les mensonges publiés par des journaux payés par l'Allemagne, dans tous les pays neutres, ne représentent qu'un des éléments — et le moins important peut-être — de l'action exercée par les Germains des deux côtés de l'Océan. M. Salandra, président du Conseil des ministres d'Italie, a fait allusion, dans un discours public à la corruption par l'argent dont l'Allemagne avait usé, dans la péninsule, pour détourner le peuple italien de la réalisation de ses aspirations nationales. Les banquiers de Rome ont souligné par des affirmations plus précises les allusions de M. Salandra. Le prince de Bâlow lui-même aurait indirectement avoué la corruption allemande lorsque, en présence des manifestations du peuple italien pour la guerre et en faveur de la France que son entourage prétendait attribuer à l'argent de la Triple-Entente, il répondit : « Le peuple ne s'achète pas. » Cela voulait dire : « J'ai pu acheter avec l'argent germanique des journaux, des journalistes, des politiciens, voire des hommes d'Etat, je n'ai pas pu acheter cellemême insaisissable qui, aujourd'hui, dénonce la Triple-Alliance et, demain, se ruera, dans la fièvre patriotique, contre les armées de l'Autriche. »

Faut-il rappeler que l'Allemagne et l'Autriche, dirigeant leurs intrigues jusque dans les profondeurs les plus secrètes du Vatican, s'y posèrent en protectrices du pouvoir temporel du Pape et allèrent, dit-on, jusqu'à offrir à Benoît XV un asile sur le territoire autrichien. Et les résultats de ces « inavouables moyens » ne furent-ils pas tels que les journaux italiens s'indignent, aujourd'hui, contre l'attitude du Pape dans la question de la neutralité et contre les paroles qu'il a prononcées lors d'une interview récente ? L'Allemagne jouait en Italie le même jeu qu'en Grèce : diviser les peuples pour dominer les gouvernements.

En Bulgarie et en Roumanie, sa conduite est la même. Dans les luttes des partis, son influence est constamment visible. C'est elle, manifestement, si ce n'est point son or, qui jette les politiciens les uns contre les autres, afin de réduire les rois et leurs ministres à l'impuissance. L'Espagne et le Portugal ne donnent-ils pas le même spectacle ? Ne trouverait-on pas une action de même nature en Suède, en Norvège, en Danemark, en Hollande, voire en Suisse. Et partout — il est intéressant de le noter — ce sont les politiciens les plus réactionnaires sur lesquels s'exerce particulièrement l'action germanique. En 1915, comme en 1815, c'est l'Autriche et la Prusse qui incarnent l'opposition aux libertés individuelles en même temps qu'à l'autonomie des nationalités. Il n'en faut pas davantage pour expliquer les sympathies que le Vatican témoigne à la luthérienne Allemagne.

Aux Etats-Unis, les mêmes « inavouables moyens » ont été employés pour diviser le peuple et réduire le gouvernement à l'impuissance, et il importe de noter que l'action allemande s'y est exercée plus cyniquement et

avec encore plus de violence que dans tous les autres pays. L'ambassadeur d'Allemagne et l'ancien ministre allemand Dernburg se sont conduits comme en un pays conquis, intervenant jusque dans les élections municipales payant à ciel ouvert les journaux et les hommes, prêchant la grève aux ouvriers, essayant d'acheter les plus grands industriels et le faisant de telle sorte que ceux-ci ont été obligés de rendre publique les tentatives de corruption faites auprès d'eux ; se comportant, en un mot, comme s'il n'eût pas existé de gouvernement dans la grande République.

Faut-il ajouter que dans les pays belligères eux-mêmes les agents et l'or de l'Allemagne ont joué, depuis le début de la guerre un rôle considérable ? Partout, sauf en France, où le socialisme n'a jamais été qu'une formule à l'usage des politiciens arrivistes, il s'est trouvé des internationalistes pour faire le jeu des empires germaniques en préconisant la paix, travaillant à provoquer des grèves, semant la discorde entre les éléments démocratiques, gênant dans toute la mesure de leurs moyens les œuvres de défense nationale. En Angleterre, il y eut une heure où le monde ouvrier fut troublé par ces manœuvres au point de provoquer de vives inquiétudes parmi les membres du Gouvernement. En Russie, le travail de désorganisation de la défense nationale s'exerça non seulement dans la classe ouvrière, mais encore dans certains milieux de la plus haute société où les influences allemandes avaient été, pendant près d'un siècle, très puissantes.

Les gouvernements de la Triple-Entente ont, à mon avis, beaucoup trop négligé ces faits. De même qu'ils n'ont pas exercé sur le ravitaillement de l'Allemagne par les neutres, toute la surveillance que la maîtrise des océans leur rendait possible, ils n'ont pas assez réagi contre les « inavouables moyens » employés par les Allemands pour tromper les peuples neutres et diviser les belligérants.

LA MITRAILLEUSE DE MONSIEUR DE VOLTAIRE

Un correspondant du journal « Le Petit Provençal », de Marseille, vient de découvrir dans des vieux papiers de famille, à La Ciotat, où il habite, deux curieuses lettres de Voltaire.

« Aux Délices, le 1er Novembre 1756. »

« A Monsieur le Maréchal de Richelieu, ... On prétend que le roi de Prusse méle actuellement les piques de la phalange macédonienne à sa cavalerie ; ce sont les mêmes piques dont mes compatriotes, les Suisses, se sont servis longtemps. »

« Je ne suis pas du métier, mais je crois qu'il y a une arme, une machine bien plus sûre, bien plus redoutable ; elle faisait autrefois sagement gagner des batailles. J'ai dit mon secret à un officier, ne croyant pas lui dire une chose importante et n'imaginant pas qu'il pût servir de ma tête un avis dont on pût faire usage dans ce beau métier de détruire l'espèce humaine. Il a pris la chose sérieusement, il m'a demandé un modèle, il l'a porté à M. d'Argenson, on l'exécute à présent en petit ; ce sera un fort joli engin ; on le montrera au roi. »

« Si cela réussit, il y aura de quel étouffer de rire, que ce soit moi qui soit l'auteur de cette machine destructive. Je voudrais que vous commandassiez l'armée et que vous usassiez force Prussiens avec mon petit secret... »

« La deuxième lettre, sur le même sujet, a été écrite, huit mois après, toujours aux Délices par Voltaire et adressée encore au Maréchal de Richelieu. La voici :

« Aux Délices, le 28 Juin 1757. »

« A Monsieur le Cardinal de Richelieu, ... Donnez-vous le plaisir, je vous prie, de vous faire rendre compte par Florian de la machine dont je lui ai confié

le dessin. Il l'a exécutée ; il est convaincu qu'avec six cents hommes et six cents chevaux, on détruirait en pleine une armée de dix mille hommes. »

« Je lui dis mon secret au voyage qu'il fit aux Délices l'année passée. Il en parla à M. d'Argenson qui fit sur le champ exécuter le modèle. Si cette invention est utile, comme je la crois, à qui peut-on la confier qu'à vous ? »

« Ni homme à routine, ni homme à vieux préjugés, accoutumé à la tirillerie et au train ordinaire n'est pas notre fait. Il nous faut un homme d'inauguration et de génie, et le voilà tout trouvé. Je sais bien que ce n'est pas à moi de me mêler de la manière la plus commode de tuer des hommes. Je me confesse ridicule, mais enfin, si un moine avec du charbon, du soufre et du salpêtre a changé l'état de la guerre, dans tout ce vilain globe, pourquoi un barbouilleur de papier comme moi, ne pourrait-il pas rendre quelque petit service inconnu ? »

« Je m'imagine que Florian vous a déjà communiqué cette nouvelle machine, j'en ai parlé à un excellent officier qui se meurt, qui ne sera pas, par conséquent, à portée d'en faire usage, il ne doute pas du succès, il dit qu'il n'y a que 50 canons tirés bien juste qui puissent empêcher l'effet de ma petite drôlerie, et qu'on n'a pas toujours 50 canons à la fois sous sa main dans une bataille. »

« Enfin, j'ai dans la tête que 100.000 Romains et 100.000 Prussiens ne résisteraient pas. »

« Le malheur c'est que ma machine n'est bonne que pour une campagne, et que le secret connu, devient inutile ; mais quel plaisir de renverser à coup sûr ce que l'on rencontre dans une campagne. Sérieusement, je crois que c'est la seule ressource contre les vandales victorieux. Essayez pour voir seulement deux de ces machines contre un bataillon ou un escadron. J'engage ma vie qu'ils ne tiendront pas. Le papier me manque ; ne voyez que pas de moi ; ne voyez que mon tendre respect et mon zèle pour votre gloire et non mon outrecuidance. »

Ces deux lettres m'ont paru intéressantes à propager car ces temps de guerre, sont-elles authentiques ou apocryphes ? Il m'est impossible de le savoir. Mais le « Petit Provençal » est un journal sérieux et il y a tout lieu de croire que son correspondant de La Ciotat a réellement découvert ces deux importants documents. Peut-être quelques chercheurs, mis sur cette piste, trouveront-ils dans nos Bibliothèques les traces de cette fameuse mitrailleuse que le grand philosophe de Ferney avait imaginé pour tuer 100.000 Prussiens d'un seul coup.

Il serait même vraiment intéressant de la reconstituer, non pas pour l'utiliser contre les Boches, car certainement les progrès réalisés dans les armes à feu permettent de faire mieux aujourd'hui, mais comme un témoignage de l'ingéniosité de Voltaire et de son amour pour la mécanique que nous répétons les deux lettres que je viens de reproduire afin de leur donner toute la publicité désirable.

Charles SARRUS.

(Agence Paris-Télégrammes).

BUREAU DES DOMAINES DE PAU

Le lundi 12 juillet 1915, à neuf heures du matin, sur la Haute-Plante à Pau, il sera procédé en présence de M. le Sous-Intendant Militaire à Pau, à la vente aux enchères publiques de 40 Juments réformées, provenant de la zone des armées, pour être adjudgées de préférence à des agriculteurs ou éleveurs.

Tout acheteur devra être porteur d'une attestation du Maire de sa commune certifiant qu'il ne fait pas de façon habituelle le commerce des chevaux et qu'il a réellement besoin de chevaux pour les travaux de culture ou pour l'élevage ; seuls les chevaux non réclamés par les agriculteurs ou éleveurs pourront être vendus aux marchands de chevaux.

La vente aura lieu sans garantie pour les vices rédhibitoires énumérés dans l'article 2 de la loi du 31 juillet 1915.

Le prix principal et 5 % sur son seront payés comptant.

Le Receveur des Domaines, LEON.

Madame vous Auguste DUFFAU a l'honneur d'informer les clients de feu son mari que la Maison continuera, comme par le passé, à apporter tous ses soins à l'exécution des travaux qu'ils voudront lui confier.

Envoyez aux SOLDATS du FRONT et aux PRISONNIERS en ALLEMAGNE des PETITS PAU-CAKES

et des PAU-CAKES
Gâteaux fins se conservant frais plus d'un mois. — Spécialités de la Pâtisserie P. LOURAU, 32, rue Serviez, Pau.
La Maison se charge des ENVOIS même en ALLEMAGNE

BONNE AFFAIRE. — A céder Maison de Couture avec dépôt de Fourrures, cause mobilisation. Adresse au journal.

ON PRENDRAIT la suite d'une petite Epicerie et Débit. Pour tous renseignements, s'adresser Agence Cazaudohore, Place Gramont, Pau.

COURS DE FRANÇAIS ET D'ESPAGNOL. Pour enfants des deux sexes par groupes séparés, à 1 fr. l'heure. Conférences instructives entre six et neuf heures du soir. Rue Samonzet, 20, au 1er.

A LOUER Petit Appartement 3 ou 4 pièces, avec ou sans jardin, à 15 minutes du tram. Electricité. Adresse au journal.

VENTE DE MULES
Le jeudi 15 juillet 1915, à 2 heures.
A Bayonne, rue Charles-Floquet (Garage Hourdebaigt)

Quinze Mules, dont sept âgées de cinq à six ans, en très bon état. Grands sauts, mangeoires, planches et bois, brochettes, Break à quatre roues avec harnais pour deux.

Au comptant avec 10 % en sus.
Le Commissaire-Priseur, D. PLAST, UIG-CASSOU.

FEMME DE CHAMBRE, excellentes références, demande place pour la saison dans Hôtel ou Etablissement de ville d'eaux de la région. Adresse au journal.

A VENDRE d'occasion voiture à 4 places, 2 roues, en bon état et bon marché, et un harnais presque neuf. S'adresser rue Porteneuve, 10, au 1er étage.

A VENDRE à l'amiable la villa Frouari et ses dépendances sise à Mellion. S'adresser à M. MAISONNIER, notaire à Pau, 2, rue Mourat.

BACCALAUREAT ET TOUTS EXAMENS

LEÇONS ET REPÉTITIONS
d'Anglais et de Français
par Professeur
Universitaire d'Oxford,
Ecrivain français et Licencié ès-Lettres.
Pour renseignements, s'adresser au Journal.

A VENDRE ou à louer Villa Elles, située Passage Solferino, avec jardin, ensemble ou séparément. Facilités pour le paiement. S'adresser à M. MAISONNIER, notaire.

Sculpture, Marbrerie, Décoration

Paul CAPDEVILLE
41, rue Bayard — (près le Grand)

Construction de Caveaux et CHAPELLES

CHEMINÉES MARBRE, STAFF, CARTON-PIERRE

Montres EURÉRA

Haute précision
garanties 10 ans, en acier ou nickel 100%

Seul dépositaire,
Aux Ateliers Réunis
rue Tran, 30.

Montres-Bracelet cadran radium permettant de voir l'heure la nuit.

Pau. — Imprimerie-Stéréotype Garot Garot et Haristoy, Successeurs.
Le Gérant Maurice MONGEY

OPTIQUE MÉDICALE

HERNIES BAS VARICES CEINTURES

MAISON DAIGNAS

Fournisseur de l'Hôpital civil et militaire de Pau ; des Sociétés de Secours Mutuels ; Fournisseur titulaire du Bureau de Bienfaisance ; de l'Asile St-Luc, etc.

UNIQUE MAISON DE FABRICATION : 14, rue Taylor, PAU

Médaille d'Or, Exposition Internationale de Paris.

BANDAGES

Application parfaite
Traitement
des Hernies les plus rebelles.

BAS A VARICES

Les mieux supportés
Le plus recommandé
par le corps médical.

BANDAGES sans ressort de jour et de nuit BREVETÉ

Corsets Orthopédiques.
Bras et Jambes artificiels.

Téléphone 1.47 14, rue Taylor, 14, — PAU Téléphone 1.47

OPTIQUE MÉDICALE

Ateliers spéciaux de Réparations

d'Horlogerie, Bijouterie, Optique

Garanties deux ans sur Facture — Erix de Fabrication.

Ouvrier spécialiste pour la Bijouterie

Nos Ateliers sont les plus importants et les mieux installés de la Région. — Outillage moderne perfectionné — Réparations de Répétitions Chronographes et Phonographes

Montres et Réveils réclame	2.70	Verre de Montre double	0.10	Nettoyages de Réveils	1.00
Répasse et réglés	3.00	Grand ressort supérieur	1.00	Ressorts	0.75

Achat de vieux or (de 2 à 3 fr. le gr.) Argent, Platine, Diamant — Vente de Montres, Réveils, Pendules en t. genres et t. prix (garanties de 5 à 10 ans) Sautols, Chaînes, etc.

Soudures	0.15
Épingles	0.30

Aux Ouvriers Réunis

Annonciement place Gramont rue Tran. — Transférés définitivement

23 rue Carnot 23

Existant à PAU depuis 1906

Maison de Confiance fondée en 1906, seule à PAU (sans autre concurrent)

Travaux livrés le même jour.

NOS ATELIERS (place Gramont rue Tran, 30) ayant été supprimés, nos seules adresses à Pau, sont : 23, rue Carnot,